

DU FEU AUTOUR DE L'ŒIL



Hyam Yared

MÉMOIRE



D'ENCRIER



MÉMOIRE 
D'ENCRIER

1260, RUE BÉLANGER – BUREAU 201
MONTRÉAL, QUÉBEC H2S 1H9

INFO@MEMOIREDENCRIER.COM
MEMOIREDENCRIER.COM

DU FEU AUTOUR DE L'ŒIL

DE LA MÊME AUTRICE

POÉSIE

Reflets de lune

Beyrouth, Éditions Dar An-Nahar, 2001

Blessures de l'eau

Beyrouth, Éditions Dar An-Nahar, 2004

Naitre si mourir

Chaillé-sous-les-Ormeaux, Éditions L'Idée Bleue/ Montréal,
Mémoire d'encrier, 2008)

Esthétique de la prédatation

Montréal, Mémoire d'encrier, 2013

ROMANS

L'Armoire des ombres

Paris, Sabine Wespieser, 2006

Sous la tonnelle

Paris, Sabine Wespieser, 2009

La Malédiction

Sainte-Marguerite sur Mer, Éditions des Équateurs, 2012

Tout est halluciné

Paris, Éditions Fayard, 2016

Nos longues années en tant que filles

Paris, Éditions Flammarion, 2020

Implusions

Paris, Éditions des Équateurs/ Humensis, 2021

Parole d'eau, de feu et d'air. Trop de sangs habitent nos corps. La poésie creuse la métamorphose, qui fait de nous à la fois bourreau et victime, proie et ombre. Nous sommes de ces villes qui à la fois tombent et s'éveillent dans le ventre des missiles. Nous sommes les traces de ce qui reste, tel l'amour, cet indépassable désir de soi, de l'autre, ces corps qui embrasent le corps du poème, avec ou malgré les blessures. Hyam Yared nous rappelle que vivre c'est apprendre à aimer comme on fabrique destins et horizons pour récrire les mémoires défaits.

HYAM YARED est romancière et poète, née en 1975 à Beyrouth. Dans ses œuvres, parmi lesquelles *Tout est halluciné* (Fayard, 2016), finaliste du prix France Télévisions, *Nos longues années en tant que filles* (Flammarion, 2020) et *Implusions* (Équateurs, 2021), elle établit le lien entre la sphère intime et la sphère politique par une mise en abîme des identités collectives avec la dimension psychologique des individus. Elle a publié *Esthétique de la prédatation* (2013) et *Naître si mourir* (2008) chez Mémoire d'encrier.

HYAM YARED

DU FEU AUTOUR DE L'ŒIL

suivi de
BLESSURES DE L'EAU



*Si tout ce qui change lentement s'explique par la vie,
tout ce qui change vite s'explique par le feu.*

Gaston Bachelard
La psychanalyse du feu

L'eau se donne au feu pour l'éteindre.

Edmond Jabès
Le seuil Le sable

PROLOGUE

Revenir sur un livre écrit il y a vingt ans, avec l'idée de lui faire écho par un autre a quelque chose d'une quête. D'un jeu de miroir où l'écriture cherche à se donner la réplique en passant d'un recueil autour de l'eau, axé sur le désir érotique en phase avec les quatre éléments de la nature à un autre axé sur des villes ou des régions ravagées par le feu et diluées dans leurs douleurs, leur destruction, leurs exils urbains. D'une part *Blessures de l'eau*, divisé en quatre parties en référence aux quatre éléments. Le feu. L'eau. La terre avec ses racines et ses pierres. L'air avec le ciel. Mais aussi les ombres. Ce livre est un cheminement vers la mémoire de ces villes qui ne savent plus comment évacuer leur douleur, leurs façades traversées d'ombres condamnées à errer à la recherche de leurs doubles disparus. De même en est-il des corps amoureux, de l'exil de l'âme dans nos peaux et de nos quêtes d'asile vers le corps désiré de l'aimé.

La réunion de ces deux recueils s'inscrirait un peu dans cette démarche d'un recueil penché au-dessus de la poésie, à la recherche de son reflet à vingt ans d'écart. Leur édition dans un ordre inversé a également du sens, car le temps n'existe pas pour le poème. Il est aussi infini dans une virgule que dans nos perceptions chronologiques du temps. L'un étant un peu le pendant de l'autre,

avec pour point commun : le corps amoureux. Comme si les gestes étaient les seuls garants de ce qui reste vraiment de la fugacité de l'existence et de la destruction des villes par le feu, cet élément aux vertus multiples, hélas utilisées à ces fins que l'on connaît, urbicides, homicides et « amouricides ».

Le mot « amouricide » est l'apanage du poète. Je l'invente ici, pour faire référence au mouvement qui se meut dans les corps et les villes qui se cherchent et qui ratent – de peu souvent et à quel prix – de se rencontrer autrement que dans le malentendu. Que sont les guerres sinon des amours trop brûlantes à force d'avoir été déçues. Je voudrais aborder la guerre par l'envers de leurs décors. Par la dimension de ces amours ratées qui nous font prendre les armes. On se déchire souvent de trop s'attirer. Se demander ici, de quels patrimoines d'incendies et de blessures sommes-nous encore prêts à nous revendiquer pour réparer du feu par le feu, incendier l'autre en mesure de rétorsion sous l'emblème de la légitimité à l'auto-défense. Si nous n'avons toujours pas pris acte que détruire son prochain nous détruit nous-mêmes, de quels déficits humains pouvons-nous encore nous revendiquer ?

Dans son combat contre le feu, l'eau gagne toujours, dit le proverbe. Il y a dans l'eau une invincibilité qui rend le feu jaloux. Rien ne résiste à l'eau. Que l'eau fût à l'état de fluide dans les corps ou de source dans les nappes phréatiques, la matière cède toujours au contact patient de son flux. Elle est là sa puissance. Dans cette force tranquille mais aussi intranquille contre les éléments. Se

demander ici ce que peut absorber la poésie de nos héritages immatériels lorsqu'il ne restera plus rien de cette vie, hormis une poétique d'instants photographiques que peut encore le poème pour incarner le miracle d'une humanité qui ne se passe au final ni du feu ni de l'eau. Et certainement pas de poésie. Cette conquête vitale à nos imaginaires blessés.

DU FEU AUTOUR DE L'ŒIL

L'horizon tue aussi sûrement que le rivage.
Sa cruauté est là. Sa cruauté est là. Viens
colle ton trou à mon trou et dis-moi
si cela fait un monocle par où rendre
l'horizon aux naufragés. La vue
à cet essaim de chauves-souris aveuglées par le jour.
Viens. Colle
ton orbite à mon squelette pour que ta vision cesse
de jouer des tours à ta pupille dilatée comme un paysage
sur un sein nu. Méfie-toi de la vague.
Elle seule sait
comment meurent les échoués.

Il n'y a pas de mirages, il y a nos jambes
qui se prennent pour des fleurs dans un champ de mines.
Il y a des oiseaux qui rappellent au ciel
qu'il s'est trompé de nuages
et qu'un coup de poing dans l'eau suffit
à faire tomber l'horizon.

S'il y a
soixante-dix pour cent d'eau dans les corps, dis-moi
pourquoi éjaculer si l'eau se mord la queue en tout cas.
Si
nous sommes des mirages ni plus ni moins jetables
que des canettes avides de noyer nos mémoires
dans nos derniers orgasmes.
Dis-moi pourquoi
faut-il autant d'épaves pour faire le tour des vagues ?

Oublie l'eau. Les reflets remontent si peu en surface
des eaux troubles. Oublie la mer.
Les migrants sont des chiffres muets.
Oublie la terre.
Elle est une idée pour le ressac.
Oublie la ville.
Elle est shootée à son naufrage.
Oublie-moi.
Je suis la mémoire d'un autre.